

# CULTURE/

**A travers un méticuleux foutoir où se croisent l'ombre du Loch Ness, le spectre de la tyrannie et l'aspiration à tout foutre en l'air, l'indomptable compagnie du Zerep fait jaillir une poésie vitale en temps troublés.**

Quelque part entre les *fidjet spinners* et les *pop it*, jouets à tripoter pour enfants hyperactifs et adultes angoissés, ont surgi un jour sur les étals des marchés des boules de caoutchouc molles, remplies de gelée fluo ou pailletée, enfermées dans un filet. Appuyez sur la boule et la gelée se presse à travers les mailles en dizaines de globules tremblotants qui changent de couleur aussitôt échappés de leur prison, puis se rétractent avec un petit bruit de succion dégueulasse. Il y a quelque chose de ce phénomène fractal aussi imprévisible que gluant et scintillant dans *Sturbzep*, le nouveau spectacle de la compagnie du Zerep créé il y a deux semaines au théâtre de l'Arsenic, à Lausanne, et qui débarque ce vendredi pour trois soirs au Théâtre national de Bordeaux-Aquitaine.

**Tournis.** Comme toujours chez la metteuse en scène Sophie Perez, qui amoncelait dernièrement performances, tours de chant, installations et *ready-mades* humains au Palais de Tokyo, à Paris, pour fêter les vingt-cinq ans de sa compagnie, la pièce est une grande kermesse conceptuelle où Witold Gombrowicz, Francis Picabia, Pacôme Thiellement, Andy Kaufman, Daphné du Maurier et Orson Welles dégueulent dans les manèges. On y tourne autour d'un couple qui lui-même tourne autour d'un mystère : le monstre du Loch Ness. Robert Wilson (Stéphane Roger), gynécologue londonien à l'origine de la première photo de Nessie, et sa femme Christopher (Sophie Lenoir) vivent dans un grand manoir vert-de-gris, encombré de tout ce que Christopher trouve sur la plage – dernièrement, une enfant (Erge Yu), enfin «une personne-enfant», on ne sait pas si c'est un garçon ou une fille, et d'ailleurs elle était en morceaux dans le sable. Enfant en kit brandie d'abord comme une poupée sans âme par la fenêtre, et qui se révèle plus tard non seulement sujet pensant mais charmeuse de monstre dans un éfrayant numéro de danse tentaculaire phallique. Fragmenter, déplacer, recomposer : le jeu fétiche du Zerep, pratiqué jusqu'au tournis dans les tableaux qui s'emboîtent à toute vitesse, se dérobe à la pensée tant qu'on n'appuie pas sur le bouton «pause». On a brièvement l'illusion qu'on pourra peut-être se raccrocher à la maison, que ce manoir à l'électricité défaillante, qui, tout de même, abrite une espèce de famille, sera peut-être un élément de stabilité sinon d'explication. Encore raté. Une maison est une maison est une maison, quand on pense en être sorti on se retrouve sur le toit d'une autre, glissade perpétuelle d'une échelle à l'autre : à gauche sur scène, une grande façade aux ouvertures trop petites ou piégées, à droite une petite maquette, réplique de la bâtisse dans laquelle



La pièce est une grande kermesse conceptuelle. PHOTO PHILIPPE LEBRUMAN

## «Sturbzep» de Sophie Perez, canular de vivre

a été tourné le court-métrage projeté à la fin de la pièce et qui se dévoilera, avec ses habitants toujours filmés en gros plan, dans des proportions surdimensionnées. Au bout de ces 1 h 20 de pente savonneuse qu'on tente en vain de saisir en prenant des notes (extraits : «jogging contrefaçon – Christopher Walken – sacrée châtaigne – les églises

sont moins belles que ta maman – chien paillé – double compartiment saucisse moutarde – le zizi de Nessie»), on sait qu'on a ri à en perdre haleine à des moments où d'autres se jetaient discrètement des regards consternés, on se souvient très bien qu'on a dansé intérieurement la samba sur la B.O. pénétrante du duo Hackedepiccio, mais il y a autre

chose qui subsiste, une sorte de tristesse. A travers son méticuleux foutoir, *Sturbzep* cherche la poésie désespérément. Tout un gang, une «république libre, indépendante et démocratique de *Sturbzep*» proclamée par Stéphane Roger, se mobilise et se contorsionne pour faire sortir la poésie de là où elle se planque en temps hostile. Stéphane Roger tape sur les deux grands dadais maladroits qui tentaient un prologue : «C'est pas parce que vous avez fait une école d'art que vous êtes à votre place partout pour vous exprimer, foutez le camp bande de petits mange-merde!» Sophie Lenoir en équilibre parfait entre l'icône Nouvelle Vague et l'animatrice de camping hasarde d'une voix blanche : «La poésie est extrêmement facile, c'est pourquoi elle est extrêmement difficile»; et enchaîne des vers naïfs avant de se jeter dans le public en reprenant Gombrowicz à la volée : «Aucune docilité! Aucune modestie! Cessez d'être des petits enfants sages!» Mais quand elle harangue les spectateurs, ils applaudissent en rythme. Tyrannie et poésie, nous dire de ne pas faire où on nous dit de faire et nous mettre le nez dedans, le photographe du monstre est peut-être l'assassin de Laura Palmer, la pseudo-enquête n'est qu'un prétexte pour regarder tout au fond des tiroirs les plus récalcitrants.

«**Poisson d'avril.**» *Sturbzep* célèbre la force motrice du canular en partant d'un constat assez similaire à celui énoncé par le poète Antoine Mouton – encore un artiste de l'accumulation – dans *Chômage monstre* il y a près de dix ans : «Au dos des idéologies, on a accroché un poisson d'avril. En les regardant s'éloigner on s'est fendu la pêche. Bon débarras, a-t-on pensé. Mais il reste une idéologie, celle du poisson d'avril, et c'est en elle que nous vivons désormais.» A l'époque «douloureuse et terrible», la metteuse en scène aux antipodes du théâtre documentaire préfère opposer «un truc trouble : on a la chance de pouvoir s'exprimer et dire un truc qui ne rentre dans aucune case. Cette chose boursoflée, magnifique, comme, c'est la chose de l'art. Il faut que la pièce ait la force, visuellement, artistiquement, de nos turpitudes.» Elle égrène : «Patrick Bruel qui chante Qui a le droit, la guerre, Trump... c'est comme si on était dans une période de canulars qui n'en sont absolument pas.»

Le canular comme «point d'orgue au dysfonctionnement» qu'une spectatrice à Lausanne, octogénaire anarchiste, propose après avoir vu la pièce de résoudre en allant «se faire sauter avec Bolloré» puisqu'elle n'a «plus que quelques années à vivre de toute façon». Sinon, il y a désormais aussi la possibilité de l'exil en *Sturbzep*, cette contrée que Sophie Perez cherche depuis toujours et «où on peut faire de l'art et être au monde», même si dans cet Etat instable et potentiellement despotique, toute l'élec est à refaire.

**MARIE KLOCK**

Envoyée spéciale à Lausanne (Suisse)

**STURBZEP** de SOPHIE PEREZ et la compagnie du Zerep, du 27 au 29 mai au Théâtre scène nationale de Bordeaux-Aquitaine.